

LUCIE PAGÉ

Encore un pont à traverser

roman



Libre  Expression

De la même auteure

Notre Afrique, Libre Expression, 2006 ; coll. « 10/10 », 2010

Eva, Libre Expression, 2005 ; coll. « 10/10 », 2008

Mon Afrique, Libre Expression, 2001 ; coll. « Zénith », 2004 ;
coll. « 10/10 », 2009

Lucie Pagé

*Encore un pont
à traverser*

Roman

Libre  Expression

Une compagnie de Quebecor Media

*À ma grande amie Brigitte Boudreault (1964-2007),
qui est partie sans avoir jamais vraiment remarqué
la couleur de peau de mon mari et de mes enfants.*

Ni de quiconque.

Prologue

Un soir de l'été 2008, assise avec les huards du lac Mégantic, j'écoutais les nouvelles de Montréal. Mon mari, un Sud-Africain d'origine indienne, pêchait au bout du quai, et mes enfants, des «hybrides», comme mon fils aime se définir, jouaient dans l'eau. Tandis que je sirotais ma bière rousse sur la balancelle, on annonçait à la radio des émeutes à Montréal-Nord, à la suite de manifestations visant à dénoncer la mort de Freddy Villanueva, un jeune hispanophone de dix-huit ans tué par un policier dans le parc Henri-Bourassa. Une erreur. Ce qui me frappa ne fut pas les voitures incendiées, ni les commerces vandalisés, ni les vingt effractions, ni les trente-neuf méfaits commis. Comme dans toute émeute à travers le monde, il y a toujours des malfaiteurs qui profitent de la situation. Non, ce qui me frappa fut une toute petite phrase du journaliste : il disait que les manifestants avaient été regroupés selon leur race et leur origine ethnique. J'ai arrêté de me balancer, atterrée. Depuis deux décennies, je suis témoin des terribles dégâts laissés par la séparation des races en Afrique du Sud, et des efforts extraordinaires pour secouer l'héritage de l'apartheid. *Apprendra-t-on jamais à vivre ensemble ?* me demandai-je alors.

Et puis, Ozalée apparut à mes côtés. Elle se présenta comme une Abénaquise native de Lazed, une ville que je ne connaissais pas et que, m'avertit-elle, je ne trouverais sur aucune carte. Ozalée connaissait très bien les Sud-Africains et, à Lazed, elle avait aussi vécu une forme d'apartheid.

— Tout a commencé en 1863 lorsqu'on a découvert un diamant dans des débris glaciaires en Ontario, me raconta-t-elle. La planète était

à l'heure de la course aux pierres précieuses. Pendant mille ans, l'Inde avait été le seul fournisseur de diamants. Ensuite, à partir de 1725, il y avait eu le Brésil. L'Afrique du Sud, vous le savez sûrement, n'a trouvé son premier qu'en 1867. André Joubert, un prospecteur afrikaner, descendant des huguenots français qui ont immigré en Afrique du Sud au XVII^e siècle, quitta son pays en 1863 – lorsqu'il apprit la découverte du diamant ontarien – et vint explorer nos régions, mais il trouva quelque chose de bien plus précieux qu'un diamant.

Ozalée fit une pause.

— Il trouva la riche vallée de Lazed. Et la femme de sa vie. Il décida d'y rester. Quatre ans plus tard, en 1867, André Joubert fondait la nouvelle ville indépendante de Lazed.

Ozalée me regarda droit dans les yeux, un regard presque palpable.

— Vous savez, l'amour peut nous faire faire de bien grandes choses.

— Ah! Ça, je le sais, lui répondis-je en regardant mon mari sur le bout du quai.

Ozalée continua son récit.

— Notre vallée est unique, car elle recèle trois grandes richesses : la lavande, la pruche et le sirop d'érable, dont nous, Abénaquis, avons développé la production depuis des siècles.

Elle se redressa sur la balancelle.

— Du haut des airs, le lac Lazed ressemble à un A presque parfait dont l'île en forme de Z occupe le haut de la lettre qui est géographiquement couchée sur le côté, la pointe franc ouest.

Ozalée avait les bras en forme de triangle, le bout des doigts des deux mains se touchant pour former une pointe qu'elle coucha sur le côté gauche.

— Vous comprenez ?

— Oui, lui assurai-je.

Elle continua.

— Le lac, avec les montagnes qui le caressent, semble être tombé tout doucement dans une vallée d'ouate mauve, dont le fond est une grosse masse liquide bleu cristal.

Ses bras s'ouvrirent et descendirent à la manière d'une ballerine qui termine une pose.

— Jusqu'en 1867, selon les histoires que nous racontons depuis des générations, la « vallée mauve », comme on appelait notre région,

respirait la liberté. Nous y vivions pacifiquement avec des Noirs, des familles d'anciens esclaves qui s'étaient enfuis lors de la guerre avec les loyalistes. André Joubert envisagea d'une tout autre façon le futur de notre vallée. Il avait en tête ce qui se passait dans son pays natal et considéra les Indiens et les Noirs comme une réserve de main-d'œuvre pour exploiter les riches ressources naturelles de Lazed. Lorsqu'il se proclama premier maire de Lazed en 1867, il divisa la ville en vingt-six caboches, une pour chaque lettre de l'alphabet.

— Caboche ?

— Oui, caboche – c'est le nom par lequel nous désignons un quartier regroupant des gens de même statut social... et génétique. Comme une caboche d'ail qui regroupe des gousses semblables les unes aux autres.

Ozalée précisa sa pensée en me donnant des exemples.

— Le maire, les médecins et quelques grands hommes d'affaires, tous des Blancs, habitaient dans la caboche A. Dans la B, il y avait des avocats, des notaires, d'autres hommes d'affaires, et plus on descendait dans les caboches, plus la peau devenait foncée et moins on occupait un travail réputé et important. Ainsi, dans la caboche Z, il n'y avait que des Noirs et des pauvres. Comme nous habitons du côté des érables qui poussent sur le côté sud-est du lac, André Joubert nous imposa d'y vivre lorsqu'il divisa sa ville.

Ozalée m'expliqua que la ville avait été divisée en deux sections – les caboches A à L, jusqu'à la rivière Lazed, et, de l'autre côté du pont, les caboches M à Z – et en cinq zones, séparées par les quatre rivières qui se jettent dans le lac. Le maire Joubert s'était servi de ces repères géographiques pour diviser Lazed et l'ordonner de façon impeccable. La première zone se composait des caboches A à F, jusqu'à la rivière Dunham, et la deuxième des caboches G à L, jusqu'à la grande rivière Lazed. Dans la deuxième section, il y avait trois zones : M à Q, jusqu'à la rivière Grondin, R à V, jusqu'à la rivière Zénon, et W à Z, au-delà de celle-ci.

Ozalée s'arrêta et me demanda si j'avais bien compris. Pour résumer, elle m'expliqua qu'elle venait de la caboche W, située dans la deuxième section et la cinquième zone. Elle sortit une feuille de papier et un crayon de son sac, qui semblait contenir un manuscrit, et me dessina une carte que j'examinai quelques instants. Puis elle me raconta l'histoire de Lazed.

Été 1967

Il glissa la pagaie dans l'eau, comme son grand-père Jean-Baptiste le lui avait si souvent montré, sans bruit, avec une force et une précision qui ne ridaient pas la surface. L'eau, son amie. Ou son ennemie. Car l'eau a toujours le dernier mot. Elle est maîtresse de la nature, disait-il. Apprivoisable, mais maîtresse absolue. L'eau du lac Lazed avait une saveur différente ce matin. Cette masse liquide cryptique de vingt-cinq kilomètres carrés, qui était au centre de sa vie depuis sa naissance, l'avait trahi. En fait, l'eau n'avait rien à voir dans tout ça. Le coupable, c'était le lac. Ses berges et ses lois. Il accéléra la cadence, voulant rattraper sa sœur qui nageait devant lui, et commença à pagayer avec une telle rage qu'il se mit à suer et à pleurer. Des couacs de canards ahuris se mêlèrent à son cri du ventre.

Hier, il n'était encore qu'un gamin de douze ans comme les autres, qui se souciait uniquement de faire glisser son canot le plus près possible d'un huard, de tirer sur un lièvre avec sa fronde, de pêcher avec un bout de bois, de la corde et des hameçons faits maison par son père ou de jouer dans le bois avec sa sœur et de grandioses animaux imaginaires. Mais ce matin, il était entré de plein fouet dans le mur du monde adulte et il avait compris quelque chose qui faisait chavirer son univers. Ce n'est pas vrai que c'est écrit dans les cieux ! Ce n'est pas vrai !

1

— Mazaire ?

— Oui ?

— Qu'est-ce qu'on fera quand on sera grands ?

— On a juste douze ans. On a le temps d'y penser, répondit Mazaire, faussement confiant.

— Pas selon papa. Et puis, on a treize ans dans trois semaines.

Mazilda tira sur le bras de son frère et colla ses fesses contre le creux de son ventre. Couchés en cuiller sur la Grosse Roche, comme ils l'appelaient, les jumeaux plongèrent dans un long silence inquiet. Ce matin, Nestor Groleau, leur père, avait dit à Ozalée, sa femme – il n'adressait la parole à ses enfants qu'à travers elle –, qu'il était temps de penser à couper le cordon ombilical.

— Va falloir que ces jeunes-là se lâchent ! Ils seront grands bien plus vite qu'on le pense, pis ça fait louche de les voir se coller toujours comme ça !

L'idée ne leur était jamais venue qu'un jour ils auraient à vivre séparément. Depuis leur naissance, Mazilda et Mazaire dormaient ensemble, mangeaient ensemble, jouaient ensemble, et ils étaient même voisins de classe. Il avait toujours été normal de les voir ensemble, même entrelacés, la nuit dans le lit ou le jour sur le sofa. Ou sur la Grosse Roche du lac Lazed. Personne ne s'était jamais préoccupé de leur intimité.

Du moins jusqu'à hier soir, quand Jalbert, l'aîné de la famille, avait dit qu'il n'était plus nécessaire d'aller acheter des prunes au magasin parce que « Mazilda commence à en faire pousser sur sa poitrine ».

Jusque-là, Nestor n'avait pas noté les premiers signes de puberté de sa cadette, mais il eut alors de la peine à quitter des yeux la poitrine de sa fille. Puis il scruta son jumeau de haut en bas. Les hormones du bébé de la famille – il était venu au monde deux heures après Mazilda! – dormaient toujours. Ses yeux revinrent sur sa fille, puis dans son assiette. Il n'avait plus rien dit jusqu'à ce matin.

À la remarque de son père, Mazilda blêmit, puis rougit. Elle se sentit éclaboussée par une grosse flaque de honte en raison de ces premiers signes de puberté. Elle sortit de la maison en courant. Nestor regarda Mazaire, puis dit à sa femme : « De toute façon, il va falloir qu'ils apprennent à se séparer. On sait jamais où ils devront vivre plus tard. » Plus tard, cela voulait dire à l'âge adulte. Le jour arriverait peut-être où les lois et règlements de Lazed les forceraient à vivre dans des zones différentes. Sans laisser à sa femme le temps de répondre, Nestor claqua la porte pour aller s'affairer dans son dépôt de ferraille.

Le bruit résonna dans la tête de Mazaire. Le bruit et les paroles qu'avait prononcées son père. La *séparation*. Il comprit soudain ce que vivre sans Mazilda pouvait signifier. Pendant quelques instants, il ressentit l'émotion de ce vide et avait lu la même peur sur le visage exsangue de sa sœur. Et cela arrivait le premier jour des vacances de l'été, en ce samedi 1^{er} juillet ! Mazaire sentait que ses extrémités étaient engourdis. Il avait entendu ses camarades de classe parler d'un grand frère ou d'une grande sœur qu'ils ne voyaient plus parce qu'ils avaient été obligés de déménager dans une autre zone. Il connaissait les histoires de parents ou d'amis d'enfance séparés qui se voyaient en cachette, en empruntant les sentiers dans le bois, et qui se faisaient parfois prendre, ce qui valait de lourdes amendes à leurs familles déjà dans le besoin. *Je ne me ferai pas prendre, moi !* pensa Mazaire.

Mzaire avait grandi dans la caboche W. Il fréquentait sans problème sa famille maternelle. Ses cousins et cousines, ses oncles et tantes vivaient dans les caboches X et Y, comme tous les Abénaquis. La famille s'y trouvait bien avant qu'un illuminé divise la ville en prétendant obéir à un *message des cieux*, un Sud-Africain arrivé du haut des airs, en montgolfière, une bible dans une main et un maillet dans l'autre.

Mzaire n'avait par contre jamais côtoyé la famille de son père puisqu'elle vivait dans la première section de la ville. Nestor Groleau, né dans la caboche L, n'avait pas vraiment réussi à apprendre à lire et

à écrire. Il confondait toujours les *b* et les *d*, les *p* et les *q*, ce qui n'était pas acceptable dans une ville où l'alphabet était l'épine dorsale d'un système parfaitement ordonné. Il avait perdu son statut de Caboché pour devenir un Zédé de la deuxième section de la ville – c'était la plus grande honte de sa vie. De plus, il avait deux canines proéminentes, ce qui l'avait empêché de sourire toute sa vie. Ce handicap l'avait poussé vers le bout du lac, dans la W, où se trouvait le dépôt de ferraille de la ville. Habile comme personne à Lazed, Nestor Groleau avait lancé la seule entreprise de ferraille de Lazed et il la dirigeait depuis. Avec ses outils, ses feux et ses machines, il pouvait figoler n'importe quel objet en métal. Et refaire une voiture à neuf n'avait aucun secret pour lui.

Par la force des choses, Nestor Groleau avait côtoyé les Abénaquis qui habitaient au bout du lac. Ozalée traînait souvent dans les parages. Elle avait pris l'habitude de lui laisser du pain chaud et du café tôt le matin à l'entrée du dépôt de ferraille. Parfois, elle le regardait travailler, avec un livre dans les poches ou les mains, et un calepin sur lequel elle prenait des notes.

Ozalée, dont le nom signifiait « soleil levant », était née dans la riche bibliothèque de livres, de contes et d'histoires de son père, Jean-Baptiste Watso, un homme fort instruit, une des rares peaux foncées – ou Zédés creux, comme on les appelait – à avoir possédé des livres, et le seul en avoir écrit un ! Quand Ozalée avait appris le problème de Nestor, elle avait commencé à lui donner des trucs pour reconnaître les lettres. Quelque temps après, elle lui avait écrit la phrase : *La boule dorée balbutie après son doux dodo bedonnant de bonté*. Nestor l'avait lue correctement à haute voix et, du même coup, avait oublié ses dents disgracieuses. Il avait souri. Ozalée lui avait caressé le visage. Ils s'étaient mariés.

— Mazaire, mon garçon, ce que ton père a voulu dire c'est que vous grandissez et que vos habitudes doivent changer. Il est mal vu qu'un frère et une sœur se collent lorsqu'ils sont devenus un homme et une femme, même s'ils ne sont pas encore adultes. Verrais-tu ton frère Jalbert tenir la main de Délise ou de Bérédine ? Ou coucher dans le même lit qu'elles ? Tes sœurs n'ont que quinze et dix-sept ans, mais elles ont déjà un corps de femme.

Mazaire n'avait pas répondu. Bien sûr, il avait compris. Ses pensées avaient couru à une vitesse folle, et il avait soudain saisi beaucoup de choses.

— Il va falloir te déménager dans la chambre de Jalbert. Mazilda s'installera avec les filles. Jalbert prendra la vôtre. Tu seras bien, seul, dans ta chambre!

Jalbert couchait dans la plus petite chambre. Deux mètres sur trois. Un petit lit et un bureau pour mettre son linge. Un œil-de-bœuf. Là-haut, au grenier. Comment Mazaire parviendrait-il à dormir seul?

Tout s'était bousculé dans sa tête. Il avait voulu arrêter le temps, enterrer les prunes de Mazilda. Et maudire les lois de Lazed!

— Va retrouver ta sœur. Je crois que vous avez des choses à vous dire. Parlez-vous. Et apporte un papier et un crayon. Fais comme je vous ai montré pour faire du ménage dans vos idées. Écrivez-les et ensuite, vous verrez, les problèmes deviennent plus petits et les solutions apparaissent.

Mazaire resta assis, immobile, les yeux fixés sur le tablier de sa mère. Ozalée sortit son calepin et son crayon de la poche centrale de son tablier. Après avoir arraché du calepin quelques pages déjà noircies – elle y écrivait quelques mots tous les jours –, elle le tendit avec le crayon à son fils.

— Mazaire, va rejoindre ta sœur. Elle est partie la mine défaite, lui dit-elle d'une voix inquiète.

Mazaire se leva péniblement puis sortit. Sa mère avait ajouté: «Quand tu vis à Lazed, il vient un temps où il faut commencer à apprivoiser la séparation. Va. Mazilda doit être sûrement déjà à l'eau. Sa bouée n'est plus là.» Depuis que Mazilda avait failli se noyer, sa mère lui avait interdit de se baigner ou d'aller nager sans bouée. Il s'agissait en fait d'un vieux bidon d'huile en plastique épais autour duquel Ozalée avait noué une corde de trois mètres que Mazilda attachait à sa cheville.

Mazaire partit en courant dans le sentier qui zigzaguait vers le lac. C'était une piste d'une centaine de mètres de long, construite, sculptée, façonnée avec des roches, des troncs d'arbres, que les ancêtres de sa mère avaient foulée depuis des siècles, bien avant la fondation de Lazed. Il était certain que Mazilda avait déjà franchi les vingt mètres qui séparaient la berge de la Grosse Roche où ils s'étendaient tous les deux. L'été, ils y passaient des soirées entières, jusqu'au coucher du soleil qui s'étirait au-delà de 21 heures, avant de sauter à l'eau pour remonter à la maison. L'hiver, ils y construisaient un château de neige et y jouaient jusqu'à ce que le blanc vire à l'orangé et rende l'âme aux derniers rayons du soleil.

Au loin, à exactement un kilomètre, en biais vers la gauche, se trouvait une autre grosse roche plate, large de huit mètres et longue de dix environ. De loin, cette avancée minérale ressemblait à une gigantesque bouche qui tirait la langue ; on l'appelait la Grande Langue. Mille mètres plus haut, sur le toit du mont Lazed, il y avait un bassin déversant un mince filet d'eau le long de la falaise. Il venait s'écraser sur la Grande Langue, à cinq mètres de son extrémité, ce qui laissait autant d'espace en arrière. Là, derrière l'écran d'eau, Mazilda, Mazaire et quelques amis et cousins avaient accumulé un trésor de jouets et d'objets au cours des années. Ils les avaient disposés en demi-cercle dans cette mini-caverne de telle sorte qu'aucune goutte ne tombait sur eux lorsqu'ils lisaient, jouaient aux cartes ou y dormaient la nuit.

Mazaire dut faire un effort pour ralentir et éviter de tomber dans l'eau. Mazilda était assise sur la Grosse Roche, face au lac. Sans se retourner, elle leva la main et lui fit signe de la rejoindre. Il n'avait pas prévu de nager ce matin. C'était un bon nageur, mais il n'arrivait pas à la cheville de sa sœur. Sans elle, il n'aurait d'ailleurs jamais fait la grande traversée de la Grosse Roche à la Grande Langue. Il enleva son pantalon et son tee-shirt et plongea, remontant une fois à la surface pour prendre sa respiration. Il atteignit l'autre bout de la Grosse Roche et apparut devant sa sœur. Il se hissa hors de l'eau et la prit dans ses bras. Les jumeaux se couchèrent en cuiller. Il y eut ensuite un long moment de silence.

— Mazaire ?

— Oui ?

— Qu'est-ce qu'on fera quand on sera grands ?

— On a juste douze ans. On a le temps d'y penser, répondit Mazaire, faussement confiant.

— Pas selon papa. Et puis, on a treize ans dans trois semaines.

Il attendit quelques secondes avant de lui dire, dans le creux de l'oreille, en la serrant fort dans ses bras :

— Zilda, vivre à Lazed signifie qu'on ne peut pas savoir si on sera voisins plus tard. Mais je te promets qu'on se verra. Ne t'inquiète pas. Je te le promets, ma belle Zil.

Il leva la tête et regarda de l'autre côté du lac, du moins la moitié du lac qu'il pouvait voir. Sept ou huit canetons suivaient paisiblement leur mère à l'ombre de la majestueuse montagne de pruches parsemée

d'érables. Plus loin, la falaise de la Grande Langue donnait l'impression de tomber du ciel. Là-bas, les berges de l'île ne formaient qu'un mince fil à l'horizon. Cette île appartenait au maire, qui y avait son chalet. Ceux qui avaient eu la chance d'y être invités racontaient qu'il s'agissait bien plus que d'un chalet. C'était un véritable domaine que la famille Joubert avait agrandi au cours des décennies et des générations, et ce, depuis la naissance de Lazed il y avait cent ans. De la Grosse Roche, Mazaire ne pouvait pas voir la forme de l'île. *Ce n'est pas vrai que c'est écrit dans le ciel!* pensa-t-il.

— Viens, Zilda. J'ai une idée. On va faire une expédition.

— De quoi parles-tu, Mazaire?

Il se leva, regarda la falaise, puis le haut de la montagne.

— Nous partons en expédition aujourd'hui.

— Quelle sorte d'expédition? Dans la rivière Arnold? Mais t'es fou! Elle est bien trop dangereuse!

Elle parlait de la rivière située au bout de la Z qui menait au grand lac suivant.

— Non, là-haut, sur la montagne!

— Mais c'est aussi fou! C'est plein de loups, d'ours, de troncs d'arbres qui se transforment en bêtes poilues géantes...

— Là, tu mélanges les histoires de grand-père Jean-Baptiste, dit Mazaire en riant. À part les loups, je suis certain qu'il n'y a pas de danger. J'apporte le nécessaire.

Et d'un bond, il plongeait et gagna la berge.

— Prépare le canot, Zilda! Je vais nous chercher de quoi manger.

Mazaire entra en trombe dans la maison, un sourire aux lèvres, et dit à sa mère:

— Nous allons à la Grande Langue.

— En canot?

— Oui, on va aller parler et écrire là-bas.

— La bouée dans le canot!

— Oui, maman.

Ozalée prit le vieux sac à dos en jute qu'elle avait fait avec un sac à pommes de terre, y fourra un demi-pain frais du matin, du jambon et deux pommes.

— Revenez à temps pour souper.

— Non, maman. On a pensé coucher là-bas, ce soir.

— Quelle idée!

— On l'a déjà fait!

— Oui, mais avec votre cousin Gabriel, qui est bien plus vieux que vous!

— Il a juste quinze ans!

— Et vous n'en avez que douze!

— Treize le 20 juillet! Ce matin, vous avez dit que nous devenions grands et que nous devions changer. Eh bien, ce soir, nous allons devenir grands. Laisse-nous changer.

Ozalée examina son fils. Il avait raison. Ce matin était une nouvelle étape dans leur vie. Elle le regarda et lui sourit.

— Merci, maman!

— C'est exceptionnel!

Ozalée ouvrit le réfrigérateur. Elle ajouta dans le sac des saucisses fumées, un restant de salade de pommes de terre, six biscuits d'avoine, une bouteille de lait et une bouteille d'eau. Elle ouvrit le deuxième tiroir de la cuisine et en sortit un couteau glissé dans un étui de cuir, un tranchant de tanneur. Elle ajouta aussi une poignée de mouchoirs et un linge propre.

Mazaire empoigna le sac de victuailles et repartit en courant. En arrivant à la berge, il remarqua que le canot était prêt, mais Mazilda avait toujours la bouée autour de la cheville.

— Je te suis à la nage.

— T'es certaine? On s'en va en expédition. T'auras besoin de toute ton énergie!

Mazilda plongea sans répondre et entama la traversée, prenant de longues respirations régulières que rien n'interrompait. Cap sur la Grande Langue! Il lui fallait vingt minutes, parfois quinze, pour parcourir le kilomètre qui l'en séparait.

Mazaire poussa le canot sur l'eau. Il enfonça sa pagaie tout doucement dans son « amie », tout en regardant sa sœur s'éloigner. La pagaie fendait l'eau, l'image de Mazaire se transformait et se ridait dans les reflets. Il ramait vigoureusement, en pensant à son grand-père pour trouver la force de noyer le bâton de dynamite qui voulait exploser en lui. Il voyait au loin l'île du maire et se mit à pagayer comme un forcené. Il suait, pleurait. Puis il lâcha un immense cri dont l'écho fut étouffé par une famille de canards ahuris. Il pagayait à présent les yeux fermés,

vite, très vite, comme pour fuir la sensation qui l'envahissait et que seul son for intérieur comprenait pour l'instant : il avait été propulsé dans une longue expédition qui le faisait trembler et dont il n'avait pas eu le temps d'évaluer les conséquences.

Hier, il n'était qu'un gamin de douze ans comme les autres. Ce matin, il était entré de plein fouet dans le mur du monde adulte et il avait compris quelque chose qui faisait chavirer son univers. *Ce n'est pas vrai que c'est écrit dans les cieux ! Ce n'est pas vrai !*